

le  
journal  
de nos  
20 ans

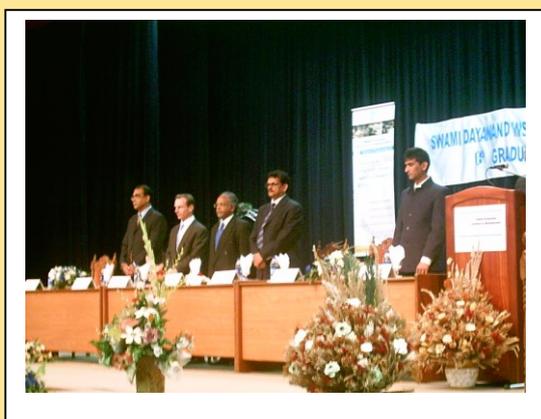
1995-2015

N.K.Betchoo

**Pan Art Publications**



■ALBUM-PHOTOS■



**1995-2015**

1. L'ancien bâtiment abritant le SDIM.
2. A gauche, le bâtiment actuellement utilisé.
3. Les étudiants cvvée 2003 en classe.
4. Les étudiants dans la bibliothèque.
5. Les chargés de cours en 2007.
6. Graduation Ceremony 2008.
7. Iqbal, Jean et Yasseen.

# le journal

de nos 20 ans

■ NUMERO HORS-SERIE

■ JUILLET 2015

■ 40 PAGES

■ TOUT COULEUR

## Sommaire

**En Ouverture : Le journal de nos 20 ans 4**

**Dossier : En quête de sursaut 5**

Un dossier couvrant l'existence du SDIM vous est proposé en quatre volets de 1995-2015.

**Coachs par excellence**

Portraits Croisés de Gilles Broussaud et Ron Cain, deux personnes ayant marqué cette institution. **10**

**Directeurs d'Université 12**

Les premiers stratèges : Portraits de Prof Pierre Guillon et de Mme Marie Françoise Driver.

**Syndicats d'Université**

Amours puis désamours. **13**

**Chronique : Demain à la une**

7000 jours et des lunes. **14**



**Passé Composé : Il y a 5 ans 15**

“Contact” annonçait la couleur : Les temps forts du 15<sup>ème</sup> anniversaire du SDIM.

**Géopolitique 16**

Hommage à Nelson Mandela, une des personnes les plus prolifiques de l'Afrique du Sud et du monde.

**Ecologie 17**

Vert Cosmétique, un point de vue sur l'environnement.

**Génération Facebook 19**

Paroles aux ex-étudiants du SDIM, ceux qui étaient dans l'événement et nous écrivent.

**Newsmakers 23**

Les stars, célébrités et nos conférenciers qui ont fait l'actualité en ces 20 ans.

**Photojournal 29**

Images, le temps figé.

**Ecrits d'ici et d'ailleurs 31**

**Agenda Culturel**-Un survol des activités pour le prochain semestre. **38**

1995-2015

# Le journal de nos 20 ans

Notre institution célèbre, cette année-ci, son 20ème anniversaire. Elle portait le nom de “Droopnath Ramphul Polytechnic” à ses débuts pour devenir le “Maharishi Dayanand Polytechnic” en 1998 pour être ensuite appelée le “Swami Dayanand Institute of Management” et finalement porter l’enseigne de L’Université des Mascareignes. Depuis 1995 à ce jour, il y a eu des développements, tantôt éphémères tantôt majeurs, dépendant du contexte où nous évoluons. Cette mutation peut être entendue par deux facteurs clés, entre autres : premièrement, la direction ou stratégie dirigée par le gouvernement et secundo, le travail assidu accompli par tous ceux qui ont œuvré pour le bien-être de nos étudiants qui, d’ordinaire, nous viennent des milieux modestes.

Commémorer les vingt ans d’existence ne passe pas nécessairement par des manifestations extravagantes ou voyantes car nous sommes et nous avons toujours été dans une situation de changement constant. A chaque fois, on est venu nous dire que le départ est nouveau et que notre avenir en dépendra. Certes, les paroles ont eu un peu d’effet mais la vie a continué suivant son petit bonhomme de chemin. A cet effet, il m’a paru, d’un point de vue personnel, apporter ma signature à cet événement qui risquerait de passer inaperçu si tant on oublie très vite des choses qui ont une certaine importance. De ce fait, ce journal vous est proposé, différent des autres publications offertes en version papier que moi-même j’ai réalisées au cours du dixième et du quinzième anniversaire respectivement par le biais de ‘Contact’- un journal qui avait fait ses beaux jours dans le passé.

Cet ouvrage, au premier titre, personnel, se veut un outil de référence par rapport à notre belle histoire parcourue au cours de ces 20 dernières années. C’est vrai que nous nous sommes vieillies et restés presque intacts en terme de notre évolution professionnelle mais un chemin a été parcouru que personne ne peut nier. En ces 20 ans, on a eu le droit de façonner l’avenir de quelques 3,000 étudiants, tous types confondus dont certains se voient offrir des postes attrayants faisant tout d’abord leur honneur de gravir les échelons et aussi le nôtre en tant que pourvoyeur d’éducation au niveau tertiaire.

L’avenir est toujours incertain et au fil des temps, une dizaine d’années par exemple, il y aura peut-être nos premiers retraités. De ce fait, c’est toujours bon de regarder en arrière et de se dire qu’on a pu mener la barque à sa destination même si d’autres défis nous attendent. La petite équipe de 1995 composée de sept chargés de cours s’est vue aujourd’hui gonflée à une cinquantaine de personnes avec l’appui d’une institution sœur, celle de Rose-Hill. Ensemble, on s’est réuni pour devenir l’Université des Mascareignes avec un logo assez symbolique sous forme d’océan et de ses vagues en bleu nuancé. Le départ en 2012 a été tonitruant mais on a dû quelque peu se ralentir au vu du départ de nos directeurs suivi d’un climat relativement instable.

Notre but n’est pas de s’acharner sur l’actualité du jour mais plutôt de voir en arrière avec quelques écrits qui certainement nous feront rappeler de bons souvenirs du passé, qui pourtant, ressemblent à des choses d’hier. Au fait, ça fait vingt ans que nous sommes ici en ce mois de juillet 2015 et cet ouvrage témoigne, à sa proportion - plutôt modeste - le parcours de nos collègues- chargés de cours, administrateurs, employés, enfin tout ce qui forme notre petite famille.

Ce journal, en version numérique, comprend trois sections : la première couvrant le riche passé de cette institution avec un peu de géopolitique, la deuxième couvrant l’actualité sportive et culturelle par quelques exclusivités et la troisième avec des écrits d’ici et d’ailleurs par moi-même dont deux textes inédits.

Bon anniversaire à nous tous et bonne continuation. L’avenir nous le dira bien si nous avons atteint notre but ou pas. On a été des compagnons de route et souhaitons vivement que ça va durer !

En quête  
d'un



sursaut

Le Swami Dayanand Institute of Management (SDIM) entre dans sa 20ème année d'existence. Lancée en Juin 1995, cette institution existe désormais comme un des deux campus de la quatrième université publique du pays, dite l'Université des Mascareignes. Son avenir a toujours été celui d'un centre éducatif avec la vocation de servir le pays en termes de ressources humaines au niveau technique. Avec des partenaires en cours de route, le SDIM s'est orienté vers une formation poussée d'où son long cheminement en une université. Le début en fanfare semblait nous donner des ailes comme le besoin de créer une université centrée sur la recherche et l'innovation, la formation continue de ses employés et surtout un enseignement au niveau supérieur offrant aux éventuels étudiants des cours taillés sur mesure qui répondent aux exigences du pays.

Il ne nous faudra pas que faire des éloges au temps présent. Le départ a été caractérisé par des mouvements cahoteux. Tantôt changeant de directeur, tantôt devenant une institution dirigée de manière collégiale, le SDIM, comme son allié le campus de Rose Hill, se trouve à la croisée des chemins, et cela durant toute son existence. Avec différents partenaires, la fidélité jurée a dû changer d'orientation. Plus on bouge, plus les défis se présentent. Le challenge reste grand quant à notre effort de mieux se présenter dans ce monde compétitif qu'est la formation universitaire. C'est le temps d'aller à la quête d'un sursaut en attendant qu'un directeur et qu'un "board" soient nommés. Le temps presse, il faut faire vite et bien.

# A la découverte de la formation technique

**Un grand défi qui guette l'île Maurice en 1990 demeure le besoin de trouver une formation technique au niveau du "mid-management". Durant tout ce temps, la formation se pointait vers les petits cours dispensés envers ceux qui avaient quitté tôt l'école et cherchaient un boulot. L'image associée à tout cela ressemblait aux métiers moins rémunérés et classés au bas de l'échelle.**

Le pays, pour autant, avait besoin de main d'œuvre qualifiée. Le gouvernement d'alors décida de solliciter de l'aide auprès de la Banque Mondiale (World Bank) pour définir une stratégie pour la formation. Dépêché sur les lieux, un expert Singapourien, en la personne du Dr Pillai, trouva une lacune sur le plan de la formation. Il se pencha sur le besoin d'avoir une école polytechnique basée sur le modèle singapourien où ceux terminant le "School Certificate", seraient admis pour une formation poussée de trois ans pour obtenir un diplôme.

Cette idée était bien vue par le gouvernement et le ministre de l'Éducation nationale d'alors, Mons. Armoogum Parsuramen. Trouvant qu'il existait déjà une polytechnique à Centre de Flacq, l'école Sir Guy Forget, étant ralliée à une formation offerte par la France, il décida de fusionner ladite institution de Flacq avec la nouvelle conception que fut le Droopnath Ramphul Polytechnic (DRP), une appellation calquée sur un lycée connu. Le premier manager nommé fut Mons Sadananada Thoddi Kotiah et les premiers "lecturers" furent Messieurs Amic, Betchoo, Jhurkut, Amic, Hosenkhan, Ramkhelawon, Fakim et Miss Akaloo.

Abritant l'enceinte du vieux collège, le DRP ouvrit ses portes en fin Juin 1995 pour dispenser des cours en "Business Administration" et Informatique. Le cursus était basé sur celui de "Singapore Polytechnic" et tous les cours étaient puisés

des bouquins offerts par nos confrères singapouriens. Il y eut le recrutement de 80 étudiants et le chiffre diminua un peu au cours de l'année.

Un an plus tard, le directeur de l'institution, Mons. Kurshhed Ali Kasenally rencontra des partenaires australiens qui s'intéressèrent tout de suite à notre institution. En une seule année, le cap changea parce que nos étudiants détenaient le HSC et ne pouvaient pas trop perdre de temps - un cours de deux ans suffirait. Ce qui fut le cas et nous voilà orientés vers l'Australie. Tout comme à Singapour, on a eu droit à une formation en 1997-98 à Perth.

Le nombre d'étudiants augmenta d'une année à l'autre et les cours progressèrent aussi. D'autres chargés de cours s'ajouteront et vers la fin du siècle dernier, on a droit à un recrutement d'une moyenne de 250 étudiants sur 600 postulants par an, ce qui fit de nous aussi une institution compétitive.

Une petite institution, c'est aussi une petite famille. Peu de chargés de cours pour peu d'étudiants. On est connu de tout le monde et cette réciprocité donne un cachet particulier au SDIM. On commence à pousser la formation des "lecturers" en se formant à un niveau Master. Les "Advisory Committees" fonctionnent bien et les étudiants sont en stage en entreprise dès 1996. Vers la fin du 20<sup>e</sup> siècle, nos dirigeants prennent le chemin de la retraite. Une première page d'histoire est déjà racontée.

# L'influence de TAFE et d'autres institutions

**A partir de l'an 2000, le SDIM choisit un manager, Mons. P.Ramsurrun et a aussi un "Officer-in-Charge", Mme Y.Benoît. Nos étudiants veulent désormais suivre des cours plus poussés menant à un degré, dit "degree" course. Cependant, TAFE, notre partenaire australien se met à fond dans notre système et envoie plusieurs émissaires et formateurs. L'influence de TAFE est palpable - Un label australien sur nos certificats, nos diplômes le valent bien.**

TAFE s'intéresse à la formation des chargés de cours. On se met au diapason des formateurs australiens avec des visites fréquentes de nos référents comme Kevin O'Connor, Paul Dollery, Dennis Flocky, Ian Boyd, Suzanne Johnson, entre autres. Ron Cain, un chargé d'affaires de Challenger TAFE, se met aussi de la partie. On a droit à d'excellents échanges mais notre modèle éducatif diffère de peu des Australiens qui nous disent ainsi : "You may also speak your language."

Il y a des visiteurs des pays étrangers qui s'intéressent à nous. Le "East London College" entre en pourparlers avec nous et veut travailler ensemble pour des cours menant à un "degree course". L'affaire est bien entendue mais le ministre Obeegadoo se montre rigide. Pas de nouvelle université, il y en a deux et ça suffit largement. Il y a aussi des Malaisiens provenant de Kuala Lumpur qui veulent s'associer à notre démarche mais cela n'aboutit à rien de concret.

La demande de faire des "degree" courses se fait toutefois sentir. Un "sit-in" de trois jours est déclenché avec des déferlements dignes d'une campagne électorale. Quelques solutions sont offertes à nos étudiants. L'Université de Maurice ouvre ses portes à nos étudiants où ils peuvent compléter un "degree course" en deux ans et demi. La formule marche et l'Université de

Technologie se met aussi de la partie. L'UTM se montre compétitif en offrant une formation de plus courte durée.

En cette période, les cours à temps partiel démarrent (2002) et offrent une nouvelle configuration à notre façon de fonctionner. On peut allonger notre journée jusqu'à sept heures et on travaille bien le samedi aussi. Des cours en "Business Informatics" sont offerts de même que de nouveaux développements en informatique comme le multimédia.

Il y a par ailleurs des démarches pour mieux nous centrer. On se tourne vers le "Pay Research Bureau" (PRB) pour faire une première demande de promotion en 2003 et celle-ci restera lettre morte. On nous dit que promotion s'allie à condition que l'on offre des "degrés". C'est plutôt accablant.

Le ministre d'alors trouve une nouvelle idée pour les polytechniques. Trouvant qu'il y a un marché pour des étudiants qui terminent jusqu'au "School Certificate", il prévoit d'intégrer ceux-là dans notre système. Cette formule fait bien grincer les dents mais deviendra bien plus tard, une réalité. C'était le rapport Mahadeo, un expert en éducation de l'époque.

La roue tourne et une décennie est déjà parachevée en 2005.

# Fusion avec l'UTM, un partenaire mauricien

**Le partenariat avec Challenger TAFE dure et demeure jusqu'à nos jours, le plus abouti. Il n'y a pas tellement d'essoufflement et nos relations demeurent privilégiées. Toutefois, la démarche de bouger vers un statut d'université se fait sentir et l'Université de Technologie (UTM) pointe à nos portes. Déjà, bon nombre de nos étudiants y vont suivre un cours dit "Top-Up" qui complète une dernière année de cours pour un gradué.**

Le besoin de suivre un "degree course" se fait sentir avec une demande de plus en plus agrandie des diplômes à ce niveau-là. C'est, en effet, la période du non-alignement entre l'offre et la demande d'emploi. Le pays commence à ressentir un taux de chômage plus élevé et cela requiert parmi les postulants, des qualifications supérieures. De ce fait, l'actuel diplôme a moins de valeur et on cherche des "degree holders". Nos étudiants s'exaspèrent et vont chercher ailleurs.

L'UTM est une nouvelle université si on la compare à l'Université de Maurice. Elle a besoin d'étudiants car ses cours sont payants et le nombre de recrues n'est pas toujours garanti. Au SDIM, les frais avoisinent les Rs 7,500 pour les deux ans et offrir un programme spécial pour nos étudiants est une possibilité et ça peut s'avérer profitable.

L'UTM vient avec la formule "Top-Up" et offre les mêmes cours, mais à un niveau avancé à nos étudiants. Même les ministres voient cela d'un bon œil. Au moins, il y a de la place pour classer ces étudiants qui leur mettent la pression sous le nez. Le ministre Dharam Gokhool parle de "World Class Quality Education" et veut que cela soit implanté dans toutes les institutions. Le ministre qui le remplace, le Dr Bunwaree, se veut plus conciliant. Pour lui, le "class education" peut être vu à travers un partenariat, et l'UTM est bel et bien là.

Il n'y aura pas de création d'université mais des cours offerts conjointement par le SDIM et l'UTM à partir de 2010. Un nouveau palier est franchi car on voudrait bien un jour que le SDIM soit fusionné à l'UTM et que nous serions un peu un "feeder university" avec nos étudiants formés, au préalable, au niveau du diplôme. Sans grand choix, la démarche est prise au sérieux mais l'identité du SDIM doit être préservée. Quel choix cornélien !

Ce partenariat a du bon et du moins bon. D'emblée tous nos étudiants termineront un jour ou autre à l'UTM et c'est ce dernier qui aura un terrain fertile à exploiter. Du bon côté, il y aura un transit plus rapide de nos papiers d'examen et moins de temps perdu pour organiser ces épreuves de fin de semestre. En contrepartie, on parle d'une fusion faisable. Le directeur de l'UTM vient en visite de prospection et croit en la possibilité de fusionner.

Quelques référents sont connus comme les Dr Chittoo, Nowbuthsingh, Mohamudally, etc. Bientôt, on quittera le simple "Graduation Ceremony" pour un qui sera de portée universitaire. On portera la toge, mais bien sûr celle conçue pour nos voisins pas pour nous. En 2010, un nouveau ministère est formé et s'oriente sur le tertiaire et la recherche. Frappez à la porte, le ministre Jeetah, tout souriant, est déjà là bardé de diplômes.

# Unilim, une touche française et un émissaire flamboyant

**La décision de transformer le SDIM et l'Institut Supérieur de Technologie (IST) de Rose-Hill en une université publique et indépendante reste une option du ministre Jeetah et cela est un argument très positif à vue d'œil. On dit à l'UTM de plier ses bagages et Gilles Broussaud, en délégué spécial, vient à la rescousse. Il vante les mérites d'une Licence et se dit confiant que la nouvelle université marchera. Son jargon est beau-capitalisation, puis recapitalisation, essayons de le comprendre.**

C'est au ministre de tutelle qu'il convient de voir comment on peut développer un concept universitaire au sein de nos deux institutions polytechniques. La possibilité existe d'autant que l'Institut Supérieur de Technologie (IST) travaille en collaboration avec l'Université de Limoges qui valide ses cours. Cependant, le système est français et d'ordinaire ne conviendrait pas au nôtre. Ce qui fait qu'il faut voir du côté de Limoges si on peut également valider les programmes du SDIM et voir s'il y a possibilité de travailler ensemble.

Cette éventualité existe car l'Université de Limoges est établie en France depuis 1968 et dispose de plusieurs facultés y compris celle du management. Il faut alors chercher un émissaire pour voir comment on puisse collaborer pour créer la quatrième université du pays-les autres étant l'UOM, l'UTM et l'Open University.

L'oiseau rare ne tarde pas à se présenter. C'est un habitué de l'IST et il s'appelle Gilles Broussaud. Il travaille depuis longtemps déjà à l'IST et préside les jurys là-bas. C'est une chance en or pour le ministre Jeetah qui lui conseille de venir à Pamplemousses et voir ce qu'il puisse nous apporter.

Effectivement Gilles Broussaud vient à Pamplemousses comme touriste avec un délégué français

et y découvre une mine d'or. Ici, il y a un campus, des chargés de cours, deux managers, des centaines d'étudiants, des cours en management et en informatique. Ça correspond bien à ce que Limoges offre en France et ça peut marcher à Maurice.

D'un coup de main, l'Université de Technologie est poussée loin de nos rives et..*enter* Limoges. C'est Gilles Broussaud qui sera l'architecte de cette nouvelle université car il voyage souvent à Maurice et semble connaître notre système qu'il qualifie d'anglo-saxon. Commence alors, une série de mesures dont principalement des formations. On apprend "tout de go" comment fonctionne le système français, le cycle Licence-Master-Doctorat, les concepts d'une université française, puis européenne. On se met à voir avec plus de détail comment marche une université avec ses pré-jurys et jurys. En plus, Gilles Broussaud nous envoie d'autres collègues pour travailler avec nous en 2012. Il y a, par exemple, Serge Paronneau qui parle de l'informatique, du système interactif qu'est "Moodle" et des techniques pour monter des cours en ligne.

Il y aura la venue du Professeur Guillon comme premier directeur général avec de grandes ambitions comme des laboratoires de recherche, la

création d'une école doctorale et le montage des cours "Master". L'école géopolitique est aussi créée. Toutefois, il sera là pour une courte durée et sera remplacé par Mme Françoise Driver. Elle aussi tentera de faire bouger l'université tout en s'appuyant sur le système universitaire français. En Décembre, elle quitte notre institution.

Depuis six mois, nous n'avons plus de directeur et de Chairman de board. C'est une réalité qu'on ne peut pas cacher. Les décisions sont temporairement prises par une direction dite collégiale mais les grands changements ne peuvent être effectués. Toute activité roule lentement mais il nous faudra un sursaut. Dire tout simplement que les choses marchent comme une machine bien huilée et rodée reste un mirage. Il y a de moins en moins de postulants, les nouveaux cours tardent à venir, les occasions à saisir passent entre-temps. Tout le monde parle enfin vrai. Il nous faut un sursaut à partir de ce moment et une fois pour toutes, tout un plan de redressement car cela va de notre survie. Ce n'est pas uniquement le programme des syndicats mais simplement notre devenir. Il faut que l'Université des Mascareignes existe et dessine son destin après les 20 ans d'existence du SDIM.

Ron Cain-Gilles Broussaud

# Portraits Croisés



*Deux grands  
"coachs" à  
différentes époques*

*Feu Ron Cain  
et Gilles  
Broussaud*

***On dirait que les deux ont l'air serein et qu'ils se comportent un peu comme des "coachs" – terme utilisé pour symboliser leur présence au cours de ces vingt dernières années. Certes, ils ont été tous deux très charismatiques au vu de leur style et physionomie mais ont quelques différences qui font d'eux des bêtes à part-enfin des dirigeants qui ont créé un impact dans notre institution.***

Cet entêtement de faire bouger leurs idées est à l'origine de leur empreinte au SDIM. Ron Cain est australien de souche, né au pays des kangourous et amoureux des grands espaces. D'ailleurs, il a vécu tout près d'une forêt très verdoyante remplie de pins et où les barrières ou cloisonnements n'existent pas vraiment. Gilles Broussaud, c'est l'homme de Limoges, ville située au beau milieu de la France et qui offre elle aussi assez d'espace vu qu'elle est en région montagnaise près de Poitou-Charentes.

Ron Cain débarque chez nous en 1998 au temps où le SDIM se sépare de Singapore Polytechnic pour se rallier à TAFE en Australie considérée comme une institution capable de travailler avec nous car nos étudiants ont déjà leur HSC en poche et peuvent être mieux encadrés par des enseignants australiens comme experts externes. Gilles Broussaud, lui aussi, débarque à pareille époque mais demeure à Rose-Hill où il se lie d'amitié avec la bande de

chargés de cours de Camp Levieux où on parle français et les cours sont approuvés par L'Université de Limoges.

Ron Cain est doté d'une forte personnalité. Ayant le titre de "Directeur des relations internationales", Cain va tout contrôler. Dès le début, son style plaît à tout le monde avec son accent très irlandais et une loquacité à faire rêver tant d'autres. Cain parle tout le temps et sourit. Gilles est lui aussi doté d'une personnalité cependant un peu sérieuse ou rigide. Il parle parfois beaucoup; parfois un peu, à lui seul.

## **Cause for concern**

Ron Cain impose ses idées dès le début. Il y a des "cause for concern" quand les étudiants ont, soit très bien travaillé ou trop mal fait. Statisticien de formation, Cain voudrait que chaque chargé de cours fasse une analyse scientifique, donc pointue, des performances de nos étudiants et lui soumettent une grille

pour mieux voir comment et où ils ont bien ou mal travaillé. L'idée de l'analyse est bonne mais un peu dérangement car c'était le boulot des préposés du "Mauritius Examinations Syndicate" et non pas nous.

### Point barre

Gilles Broussaud a lui aussi ses idées. Au début, il faut tout changer ou mettre du bon ordre. Limoges, c'est français et donc pas question de poursuivre des cours de Bachelor. "C'est fini, point barre", nous confie-t-il. Dès lors, c'est un peu dur d'avalier ce qu'il dit. Tout d'abord, un diplôme français, ça fait grincer. Bon, un système français, ça peut plutôt marcher. Là aussi, des grincements. Enfin, un diplôme européen, ça marche avec le concept intégré de licence-master-Doctorat dit le LMD.

### Bell-shaped curve

Cain est toujours "worried and concerned". Lui qui fait des chartes graphiques impose le "bell-shaped curve", une distribution de données mathématiques selon le théoricien, Poisson. Cain est surpris quand les courbes bougent tantôt à droite et tantôt à gauche. Ah, comment se fait-il que tout le monde ait réussi, le dernier avec 70 points et le premier touchant les 100 points. Parallèlement, comment se fait-il qu'il y a tellement d'échecs dans une filière ? D'ordinaire, suivez le "bell-shaped curve" et tentez de mettre tous les poissons dans le même filet.

### Cas de figure

Gilles Broussaud parle d'un autre style. Si un élève échoue dans un semestre, on peut le faire réussir s'il recapitalise ses points dans un autre semestre. Il parle de "cas de figure" pour ceux qui ont atteint le minimum mais ont échoué dans le passé. Faut revoir tout ça donc !

Leur style plaît car il y a de la rigueur. Les Singapouriens sont partis trop tôt et l'Université de Technologie (UTM), notre partenaire depuis 2008 reste plutôt distant. Ainsi, Cain et Broussaud maintiennent le tempo. Assez souvent critiqués ou taquinés, ils ne se laissent pas faire. Comme par exemple, le pré-jury et jury forment désormais partie de notre jeu tout comme l'effort d'aligner les objectifs avec le cursus pour faire un questionnaire de bonne facture et surtout d'analyser les questions les unes après les autres. Et dans tout ça, affirmons que ces idées transmises nous apportent un peu de valeur ajoutée.

### Suite et fin

*Lui, qui fait des chartes graphiques, impose le "bell-shaped curve" et l'autre parle de "cas de figure" et impose un cursus européen.*

On a entendu dire que Ron Cain est décédé peu de temps après avoir pris sa retraite. Gilles Broussaud s'est maintenant retiré de la vie de cadre académique après avoir travaillé comme un "pigeon-voyageur". On ne peut que les remercier de nous avoir

côtoyés et tout ce qu'ils ont fait comme des "coachs" qui ont marqué ces vingt ans d'histoire de notre institution. Ce qui nous intrigue c'est qu'on ne les a jamais vus ensemble, et pourtant leurs desseins se ressemblaient de très près. Ce qui nous enchante c'est qu'ils tenaient l'Île Maurice à cœur tout en laissant une partie d'eux -disons leur empreinte- parmi nous. Coïncidence ou cas de figure ?



Prof Pierre Guillon-Marie Françoise Driver

# Premiers Stratèges

## Un passionné de la science, de recherche et d'enseignement

■ Week-End, 9 Mars 2014

L'UDM, c'est quoi aujourd'hui?

La quatrième université publique de Maurice...

**Elle a toutes les reconnaissances universitaires requises?**

Elle les a. Elle a deux campus, un à Rose-Hill et l'autre à Pamplémousses. Pour construire cette université, j'ai essayé de faire quelque chose qui soit spécifique à Maurice et dans la région: qu'elle ne soit pas la copie conforme de ce qui a pu exister. Nous avons eu de la chance dans la mesure où le monde universitaire est totalement globalisé, ce qui nous a permis de monter une université avec des critères internationaux, tout de suite, sans nous préoccuper d'un certain historique que d'autres établissements ont peut-être eu: ce qui complique leur tâche. Nous sommes donc une université internationale ouverte sur la région et le monde, nous enseignons en français et en anglais et, spécificité importante, les diplômes que nous décernerons sont à la fois mauriciens et français.



**On a aussi dit que beaucoup d'universitaires mauriciens ne font pas de recherches, ne publient pas beaucoup et se contentent de donner des cours.**

Je pense que cela fait aussi partie des conservatismes. Quand je suis arrivé ici, les gens faisaient essentiellement des cours et peu de recherche. J'ai mis au point un statut d'enseignant-chercheur, ratifié par le conseil d'administration, qui a pour objectif de dégager du temps pour la recherche. Si on veut avoir un enseignant de qualité, validé par les universités internationales, il faut qu'il fasse de la recherche et de la publication. La recherche sans publication ça ne sert pas à grand-chose.

**Vous avez le sentiment que l'Université des Mascareignes est en train de faire un travail de pionnier à Maurice ?**

Par moments oui. Je crois que nous apportons un souffle nouveau par la recherche, les doubles diplômes, la professionnalisation, le bilinguisme, l'ouverture vers les entreprises. Tout cela n'existait pas, mais nous ne faisons que suivre la voie de toutes les universités qui veulent avancer.

## Une passionnée d'agriculture, de recherche et d'enseignement

■ L'Express-20 mai 2012

"Pour être chargée de cours, il est important d'avoir des compétences d'enseignant et ne pas être uniquement académique. C'est la raison pour laquelle en 2005, je me suis inscrite pour un post-graduate en Teaching and Learning, toujours à l'Université de Maurice" affirme-t-elle.

Gravissant les échelons au fil des années, cette mère de trois enfants avait pris ses fonctions de doyenne de la faculté de l'agriculture en 2010. "Ce poste est attribué à tour de rôle à un Associate Professor, selon leur ancienneté.", souligne-t-elle.

"C'est vrai qu'il n'y a pas de grandes possibilités d'embauche mais les chargées de cours de la faculté d'agriculture s'attendent à

ajuster les cours à ce que le marché recommande pour que les étudiants trouvent du travail facilement", affirme Françoise Driver.



A présent, il faut reconnaître que plusieurs filières sont disponibles

aux étudiants. "Entre la biotechnologie, la science agro-alimentaire, la gestion ou l'informatique, les étudiants ont davantage de possibilités", poursuit-elle.

Françoise Driver a, comme beaucoup d'autres chargés de cours, effectué des recherches. Elle a choisi le domaine de la production animale pour accompagner ses cours. Passionnée de challenge, la Vacoassienne affirme qu'elle en trouve dans son secteur de prédilection.

*Courtesy :*

Auteurs des entretiens: Jean-Claude Antoine (Week-End) et Marie Annick Savripène (L'Express)

## Union des Enseignants et des Employés

# Amours puis Désamours

Notre affectation au syndicalisme remonte au temps de la création du “Droopnath Ramphul Polytechnic” car toute la fonction publique ouvre la voie aux employés de se syndiquer. Ce qui se fait d'emblée en 1995 où notre partenaire d'alors le “TSMTF Employees Union”, dirigé par un syndicaliste fort nommé Venkatasami, nous dévoile l'esprit de notre affiliation à un syndicat et les bénéfices à en tirer surtout en ce qu'il s'agit nos droits et acquis. Dès le début, nous sommes déjà un peu perdus car notre système ne nous offre pas la chance d'avoir des congés comme notre confrère de Flacq car nous sommes plutôt tertiaire que secondaire.

Le fait de fréquenter un syndicat n'est pas toujours bien vu au niveau des dirigeants même si le gouvernement de par l'“Employment Relations Act 2008” encourage les fonctionnaires à se syndiquer. Tout marche bien si on se réfère aux invitations occasionnelles et à la fête traditionnelle de fin d'année à l'“Auberge de l'Est” et “Chez Manuel”. Venktasami est le chef de file et la hiérarchie imposée est bien structurée.

Vient alors un vent de changement en 2003 quand nous voulons discuter de notre sort. Comme le PRB ne tranche pas pour la promotion de nos collègues, on se demande à quoi sert être affilié au “TSMTF Union”. Cela nous engage à voir plutôt du côté de Rose-Hill avec des collègues tels les Dreepaul, Rama, entre autres, comme compagnons de première heure. L'union peine à se concrétiser mais en 2005, étant exclusivement SDIM, elle parvient à remporter certaines petites joutes comme le droit de partir un peu tôt en période de vacances, l'annulation d'un “clock card” system et l'appui du directeur du PRB d'alors qu'on pourra être promu..un jour. En 2008, nous sommes envahis au SDIM par une vingtaine de collègues venant de Rose Hill dont une “miss” assez impressionnante. L'Union de

SDIM est désormais sous le contrôle des Cunden, Migale, Hosenbux, Dreepaul, Cully et quelques miettes sont offertes au personnel du SDIM dont le poste de secrétaire, un peu permanent, à Sanjeev Cowlessur.

### Disrupted relativity, notre dada

La nouvelle configuration annonce ses couleurs. Si Mons. Seenyen parle de notre avenir en amont et en aval, notre cher collègue Harvey Migale – mes amitiés- parle de “disrupted relativity”. Cela devient la préoccupation ou le dada du nouveau syndicat. Il y aura des “judicial reviews”, des échanges avec tant de parties, d'une possibilité de déclarer litige et surtout d'avoir un jour-Dieu seul le sait-un pactole de Rs 500,000. Ce rêve ne s'est pas réalisé sauf se fait attendre depuis tant d'années avec une

*Tout le monde chante: “You cannot be worse off than before.” Bref, il y aura un redressement systémique.*

bougie qui rétrécit.

En 2012, nous voilà enfin devenus université avec tant de promesses et de privilèges miroités à notre égard. Tout le monde chante: “You cannot be worse off than before,” mieux que “You cannot walk alone”. Bref, il y aura un redressement systémique. Tout le monde sera promu. On sera mieux rétribué si on travaille dur. Ainsi, on travaille mieux pour obtenir plus. Cela devient le fameux “excess hours”.

Néanmoins, le désamour se fait sentir. Pour le paiement; pourquoi eux et pas nous ? Pourquoi repousser l'échéance des entrevues pour une promotion ? Pourquoi chercher ailleurs quand un syndicat doit plaider pour donner la chance à ses membres ?

Comble d'ironie, notre union s'est scindée en deux et attend toujours revoir sa face dans le miroir. Un peu à la manière de la reine qui se croyait éternellement belle.

## 7000 jours et des lunes

20 ans, ça fait en moyenne 365 x 20 équivalant à 7300 jours et quelques, dépendant des années communes ou autres. Notre institution demeure, à ce jour, le seul département d'état – si des exceptions peuvent nous être signalées- à ne pas promouvoir le moindre de son personnel clé, dit les enseignants, à l'Ile Maurice. A titre d'exemple, les enseignants du primaire se verront devenir "Deputy-Head" au cours de leur carrière moyennant s'ils ont un diplôme et de l'expérience. Dans les universités, la moyenne d'évolution d'un grade à l'autre est au plus 8 ans; certains de nos anciens amis ont déjà conquis un ou deux grades. Cela raconte un peu notre attente qui n'a pas été entendue pour diverses raisons.

Parmi nos partenaires, les échelons pour accéder au sommet d'une carrière restent visibles. A "Singapore Polytechnic" et "Challenger TAFE", il y a des postes commençant par "Lecturer" et s'élevant jusqu'au "Principal Lecturer". A l'Université de Technologie (UTM) trois postes sont offerts et les chargés de cours, moyennant formation et expérience, grimpent les échelons en une moyenne de huit ans. Or, chez nous, les représentations ont été faites auprès de plusieurs autorités dont le fameux "Pay Research Bureau" (PRB), notre ministère de tutelle, le Board de l'ex-Technical School Management Trust Fund (TSMTF) ou encore le Ministère du Service Civil.

A chaque rapport du PRB, on s'est vu dit que nous n'avons pas d'employeur mais que les représentations n'ont pas été vaines. En 2003, on associait promotion à condition qu'on lancerait des "degree courses". En 2008, le directeur du PRB confirme que cette lacune dite "lake ferblanc" sera retirée et tout sera remis en ordre. En 2013, un autre directeur du PRB annonce qu'il ne peut rien faire car nous n'avons pas d'employeur. Et pourtant, s'il y en aura, faites-nous le savoir, un rapport spécial sera aussitôt publié –toujours *Niet*.

*“En 2013, le directeur du PRB annonce qu’il ne peut rien faire car nous n’avons pas d’employeur. Et pourtant, s’il y en aura, faites-nous le savoir, un rapport spécial sera aussitôt publié”.*

Cependant, nos chargés de cours n'ont jamais cessé de travailler. Ils ont obtenu deux diplômes additionnels au cours de ces 20 ans, lancé des nouveaux cours et des "degree courses", formé à peu près 3,500 étudiants et plus, si on comptabilise les cours à temps partiel. Egalement, figurent les visites au cours des stages des étudiants et l'organisation de tant d'activités dans notre cursus et aussi des animations extracurriculaires.

*Qui a dit ça ?*

Ce record de 7000 jours passés peut nous ramener à l'ordre si on pense un comme ça :

-La hiérarchie de Maslow –*Maslow's hierarchy of needs*– qui parle des besoins d'ego et de satisfaction personnelle ne s'applique pas à nous mais sûrement aux autres.

-Le fait d'attendre qu'un jour le ciel nous tombera dessus ressemble plutôt à un gros nuage dit mirage qui se sauve –fait *chwiitte*- en voyant des brises fortes.

-Le temps d'une longue attente nous fait penser à ce que sera la prochaine échéance; 7500 jours ou 10,000.

-Le temps de penser que la retraite est au bout du tunnel; elle viendra un jour, ne vous en faites pas, et ne crions pas au loup !

Et tout ça, quand s'illuminera la lune...

# “Contact” annonçait la couleur

Juin 2010

Voir filer en si peu de temps, une décennie et demie, nous paraît à la fois riche en événements et relativement rapide. Travailler ensemble quinze ans ne peut être un pari facile si l'on se rend compte que le monde compétitif d'aujourd'hui ponctué d'un développement numérique qui tend à raccourcir les délais et, en même temps, rendre le travail plus expéditif. D'une institution qui a démarré timidement prenant comme local un collège d'état de bonne réputation, délaissé à cause de sa vétusté, le Swami Dayanand Institute of Management (SDIM) discret qu'il est, et qu'il a toujours été, entre en sa quinzième année d'existence, dispensant des diplômes à plus de mille étudiants et formant ainsi la base d'un capital humain qui peut apporter ses compétences à notre édifice économique, en quête de gens formés avec une bonne assise académique et technique. Le résultat est là et le succès mérite d'être célébré dans sa proportion voulue. Parallèlement, le destin du SDIM prend une tournure hallucinante. Intégrant une université, il prend là une traversée importante pour s'affirmer dans la cour des grands. Ce passage, parfois troublé, nous mène à un autre rivage incertain, prometteur ou encore rempli de promesses. ■ Edito **Page 9**



En quinze ans, le travail des gérants augmente à vue d'œil. Il faudra accommoder plusieurs types d'étudiants, plusieurs cours et un nombre grandissant d'élèves. Ajouté à cela, on doit revoir l'avenir de ceux qui ont des « resits » et qui ne viennent plus chez nous. Il y a eu fort heureusement une bonne cohabitation du management avec toute partie concernée. Le SDIM a roulé à la bonne allure tout en se pressant sur les montées et contre-montées. La donne change maintenant et sans ambages, le rôle sera différent dans un avenir. ■ **Page 11**



De gauche à droite: N. Jackaria, N. Akaloo, S. Peeroo, P. Gunesh et R. Fareed.

Il faut tout d'abord créer une possibilité d'apprentissage nouveau car un cours au niveau tertiaire est différent de par son approche à celui dispensé dans un collège. C'est là un travail souvent hargneux et qui se développe à tâtons pour peur de ne pas brûler les étapes lors d'une reconversion nouvelle. Les « lecteurs » doivent impérativement bouquiner et surtout tout monter au début. Il faudra respecter l'horaire, et le temps accordé à chaque cours. Les livres sont ouverts, lus avec une passion dévorante avant de tout emmagasiner car on ne connaît rien des aptitudes de nos futurs étudiants. Graduellement, nos chargés de cours veulent approfondir leurs connaissances. Les premiers diplômés au niveau du « Masters » se font voir dès la fin des années 90 alors qu'au fil des ans, l'équipe s'agrandit tant au niveau des chargés de cours qu'au potentiel académique. ■

**Page 12**

# Call him “Madiba”



**S’il y a une personnalité qui a marqué l’humanité au cours de ces deux décennies, il ne devrait être autre que Nelson Mandela, pour nous mauriciens et éducateurs. Le fait que Mandela fit partie de l’Afrique sub-saharienne, de l’Afrique du Sud et un peu de nous -car, il nous visita à deux reprises- le propulse au haut du podium. Au lycée, au temps où nous grandissions et notre prof de “General Paper” nous parlait de Mandela, nous avons une image figée d’un militant fermé en cachot à Robben Island avec une gueule de boxeur et celui qui était symbole de martyr en Afrique du Sud qui prônait l’apartheid au vu et au su de tout le monde.**

La libération de Nelson Mandela fut un événement planétaire vu que celle-ci se traduisit par la fin de la ségrégation raciale qui avait servi les desseins de la minorité blanche de l’époque. L’Afrique du Sud venait de découvrir un héros; une personne loin de l’image qu’on avait de lui -sérieuse, militante et pourtant, victime. Mandela parcourait les rues en liesse tout en étant accompagné de ses milliers de partisans. Cette fois-ci, il souriait, dansait et saluait la foule venue lui rendre hommage pour sa lutte et surtout sa libération.

Nelson Mandela et Frederick de Clerk furent tous les deux proclamés Prix Nobel de la paix dans un pays qui allait devenir un “rainbow nation”, un peu comme notre pays arc-en-ciel qu’est l’Île Maurice. Mandela fut élu premier président noir de l’Afrique du Sud post-apartheid mais eut à faire face à de grands défis. Tout d’abord, son parti l’African National Congress remporta les législatives et mit en doute l’avenir des Blancs vivant dans ce pays où le pouvoir était jusque-là centralisé. Deuxièmement, comment fédérer un peuple divisé par le racisme pendant tant de temps et créant des bidonvilles pauvres comme le “township” qu’était Soweto. Troisièmement, comment atténuer l’ardeur d’un parti radical dit l’Inkatha Zulu qui ne voulait que prendre la revanche sur le destin.

Mandela est resté calme, sage comme on ne l’aurait pas espéré. Avec ses cheveux

grisonnants, son sourire radieux et la profondeur de ses pensées, il a conquis tout d’abord les sud-africains et ensuite le monde entier. Ses compagnons de lutte lui ont grandement aidé et on ne peut oublier des militants martyrisés comme le révérend Desmond Tutu, Walter Sisulu, Aslam Kathrada, Steve Biko entre autres.

Le règne politique de Mandela ne fut pas de longue durée car il céda les rênes du pouvoir à Thabo Mbeki. Cependant, Nelson Mandela eut l’occasion de voir deux événements planétaires dans son pays notamment la Coupe du Monde et les Jeux Olympiques. Mandela a su garder son calme et sa politique de “Black Economic Empowerment” a fait ses preuves car le terme “empowerment” est bien utilisé dans le monde comme à Maurice comme un gilet de sauvetage des vulnérables de la société. Certes, il y a eu des doutes comme un exode des Blancs vers l’Australie, le Canada et quelques-uns à Maurice. Le pays fut en état de chaos au début de son règne mais devint une nation plus soudée peu après.

L’après Mandela reste toujours un thème fondamental pour la pérennité du “rainbow nation” mais la sagesse et la grandeur d’âme de Mandela restent éternels. Je lisais un article dans “Forbes” qui mentionnait: Ne l’appellez pas Mandela, il n’aime pas ça. Dites-le affectueusement Madiba, comme le dit notre titre d’hommage à cette personne qu’on connaissait si bien d’où un centre en son nom à l’île Maurice.



Suite à l'annonce de la fin de la GATT connue comme le "General Agreement on Tariffs and Trade", le monde se focalise sur la production d'énergie propre dans le but de voir comment notre planète fonctionnerait dans une nouvelle ère - initialement connue comme le "post-GATT". Les discours nationaux et mondiaux changent de fusil d'épaule car on parle de plus en plus d'un monde vert, donc écologique à souhait, tenant en considération la montée des eaux des océans et le réchauffement climatique qui fait grimper les températures à environ 1.5 degrés au cours de ces 50 dernières années. De ce fait, on a beau parler de l'économie verte et tout récemment de l'économie bleue comme gilet de sauvetage pour l'économie mauricienne.

Chez nous, en ce début d'année, on a eu droit à une conférence nommée RESUS organisée par notre consœur de Rose-Hill parlant longuement du réchauffement climatique et des énergies renouvelables. Il y eut pas mal de discours allant dans le sens de l'écologie et de la préservation de notre environnement naturel en puisant de plus en plus sur tout ce qui est renouvelable.

La question qu'on se pose est fondée sur la contribution de nos idées à faire avancer la cause écologique. Maurice, étant une petite île d'une superficie de 2045 km<sup>2</sup>, n'a pas trop à rougir des méfaits de l'exploitation des énergies fossiles car notre pays peut se vanter être le pays ayant l'air

le plus pur dans cette région du globe. Cependant, nos arguments en faveur de l'énergie verte et non polluante restent mitigés.

Il y a de plus en plus de voitures sur nos routes - à compter jusqu'à 400,000 - et tous ou presque consomment du gasoil ou du fioul. Toutes nos compagnies sont de gros consommateurs d'énergie électrique qui dépendent de la matière première dite le charbon - une source d'énergie non-renouvelable. Les autobus crachent toujours de l'oxyde de carbone. Au niveau citoyen, il y a constamment un laisser-aller sur le plan environnemental avec de l'incivisme et de l'inaction des mauriciens en général auprès de la nature. En plus, notre facture d'électricité augmente de jour en jour.

La réponse à l'écologie et la préservation de l'environnement reste plutôt timide, voire cosmétique. Il y a eu certes beaucoup de panneaux solaires installés, des chauffe-eau solaires sur les toits des maisons y compris un effort des collectivités pour faire le tri des déchets. En plus, il y a eu des efforts pour nettoyer nos drains bouchés et les lits relativement crassés de détritus de nos rivières. La réponse n'a pas été somme toute positive. L'île Maurice ne dispose pas de moyens de produire de l'éthanol car l'investissement est lourd. Cependant au Brésil, l'éthanol est utilisé à grande échelle. L'énergie éolienne se développe à un niveau plutôt expérimental, celui provenant des océans n'est pas encore à l'étude.

Bref, on consommera de plus en plus d'énergie non-renouvelable. Cela ne diffère non plus des pays émergents comme l'Inde et la Chine qui consomment copieusement de l'énergie des fossiles. En outre, il y a eu peu d'efforts pour contrer le réchauffement climatique. En ces 20 ans, il va sans dire que l'effort de penser vert a marché avec toutes sortes d'idées comme au bas de nos courriels : "Think green and care for the environment" ou encore des slogans vantant notre réduction du "carbon print". Hélas, nous ne sommes pas à la hauteur de nos espérances et cela est criant. L'île de la Réunion nous devance de loin et dit-on, dépend du financement provenant de la métropole. D'ordre général, notre engagement a plutôt été cosmétique.

Photo: N.B

## Thank You for previewing this eBook

You can read the full version of this eBook in different formats:

- HTML (Free /Available to everyone)
- PDF / TXT (Available to V.I.P. members. Free Standard members can access up to 5 PDF/TXT eBooks per month each month)
- Epub & Mobipocket (Exclusive to V.I.P. members)

To download this full book, simply select the format you desire below

